



Colette MERLIN, *Miroirs. Images comtoises*, Lons-le-Saunier, Aréopage, 2009, 251 p., 21 € [n° 4].

Telle Alice, passons de l'autre côté du « *Miroir(s)* » et entrons dans le monde des Toumangards. Ce n'est pas un monde lointain ni dans le temps ni dans l'espace. Ce n'est pas un monde magique ou irréel. Non, les Toumangards ont bel et bien vécu, tout près de chez nous, dans la Petite Montagne jurassienne, il n'y a pas si longtemps, disons une bonne cinquantaine d'années. Puis en l'espace d'une ou deux générations, ils ont disparu. Leurs enfants sont allés à l'École de la République et sont devenus instituteurs, professeurs, douaniers, docteurs.

Colette Merlin (oserai-je dire : l'Enchanteresse, tant son livre nous ravit) nous conte les dernières années d'une société paysanne traditionnelle et solidaire, misérable et joyeuse, qui commence à se dissiper dans les années cinquante en pays toumangard. Mais c'est qu'il y a de drôles de zèbres chez ces gens-là : le Zitor et son épouse Ferréoline, la Raguenaude et son rat apprivoisé, le Nérou portant sa carabate sur le dos les jours de fêtes patronales... Mais attention, à côté des braves gens, il y a aussi les méchants : le Polyte, une « sale bête » qui prive sa femme de nourriture et la laisse mourir sans soins dans une « chambre obscure et sans feu » ; et puis cet autre qui a tant de mépris pour son chien que la pauvre bête mourra de faim.

Vivant tout près des gens, il y a les bêtes, en petit nombre : les vaches (trois ou quatre à l'écurie) ; un taureau qu'on castré vers dix-huit mois ; les bœufs – un grand sujet de fierté – qu'il convient de nommer, de dresser et d'atteler par paire et qui constituent, à leur vente, une belle rentrée d'argent ; peu ou pas de chevaux ; un rang plus bas, le cochon « summum de l'économie domestique » ; enfin les précieuses poules (une douzaine par famille et parfois beaucoup moins faute de grains) qu'on protège du renard, qu'on soigne à sa manière quand elles ont la pépie et qu'on met couver au printemps, ce qui est une délicate affaire. Pour revenir aux bêtes à cornes, encore fallait-il – pour économiser le foin – les faire pâturer par tous les temps de mars à novembre dans d'anciennes vignes, de vieux prés, des teppes, sous la garde de bergers, de bergères et de chiens dont l'un, Castor, savait même lire l'heure en observant l'ombre portée sur une roche. Le travail était harassant, mais « on faisait ce qu'il fallait et c'était tout » !

Grâce à sa précieuse informatrice, Elisabeth L., bergère, écolière, lycéenne, professeure et gardienne de la mémoire des Toumangards, Colette Merlin évoque l'école du village, « *un monde à part, sans rapport avec la réalité, tout de règles, de consignes, de méthodes dont la finalité vous échappait complètement* », mais où ceux qui apprenaient bien ne seraient plus jamais paysans. L'empreinte de l'Église est encore intacte dans les pratiques de multiples prières, dévotions, processions rythmant les journées et les saisons. Assister à la messe du dimanche est un rite immuable : « *personne n'aurait songé à y manquer* ». Parcourir de grandes distances à pied pour se rendre à l'église (une pour deux ou trois villages) est une pratique courante. Tous les événements d'une vie – naissance, mariage, décès – sont consacrés par l'Église.

Les travaux des champs sont tout aussi ritualisés – sarcler, labourer, épancher, râtelier, battre... Les gestes sont ancestraux, les pratiques de cultures quasi inchangées. En pays toumangard s'y ajoute la tournerie en hiver où les hommes fabriquent cuillères à moutarde, robinets, sifflets roucouleurs pour sergents de ville. Les fêtes patronales donnent lieu à des rassemblements de familles où il convient de bien recevoir ses hôtes en présentant peu ou prou les mêmes plats : poule au pot, bœuf bouilli, lapin en sauce, rôti de porc. Puis viennent les desserts immuables : brioches et œufs à la neige. Il ne faut surtout pas surprendre par des innovations. Bien sûr, il va y avoir d'infimes signes avant-coureurs de l'effritement de ce monde si bien organisé, si ritualisé. L'un d'eux est l'arrivée des beaux Italiens par vagues successives des années 20 aux années 60 qui viennent travailler sur les grands chantiers des barrages. Dans



les années 90, il n'y a plus quasiment plus de ces Toumangards d'origine qui patoisaient avec verve et brio. Reste le merveilleux livre de Colette Merlin dont je n'ai réussi qu'à rendre une infime partie de la très grande richesse.

Colette Merlin a déjà publié aux Annales Littéraires de l'Université de Besançon (Paris, Les Belles Lettres, 1994) : *Ceux des villages. La société rurale dans la Petite Montagne jurassienne à la veille de la Révolution.*

*Denise Montredon*